

de leur unique ressource. Le courage des plus hardis et des plus anciens vétérans fut abattu et tous demandèrent à retourner à l'instant même sur leurs pas. Pizarro, affectant d'être tranquille, ne combattit pas leurs désirs ; mais il se trouvait alors à douze cents milles de Quito, et dans leur retour les Espagnols eurent à vaincre des difficultés plus grandes encore que celles qu'ils avaient trouvées dans leur première route, sans être soutenus par les espérances qui les animaient alors. La faim les contraignit de se nourrir de racines et de bales sauvages, de manger leurs chevaux, leurs chiens, les reptiles les plus dégoûtants, et enfin jusqu'au cuir de leurs selles et de leurs ceinturons. Quatre mille Indiens et deux cent dix Espagnols périrent dans cette expédition malheureuse, qui dura près de deux ans, et comme Orellana en avait emmené cinquante, il n'en revint que quatre-vingts à Quito, nus comme des sauvages, et si exténués par la faim et la fatigue, qu'ils ressemblaient plus à des spectres qu'à des hommes.

Mais, au lieu de jouir du repos que son état eût demandé, Pizarro, de retour à Quito, y apprit un événement fatal qui le menaçait de malheurs plus grands encore que ceux qu'il venait d'éprouver. Depuis que son frère avait partagé ses conquêtes entre ses compagnons avec la partialité que nous avons fait remarquer plus haut, les partisans d'Almagro, se considérant comme proscrits par le parti dominant, ne conservaient plus aucune espérance d'améliorer leur sort. Un grand nombre d'entre eux s'étaient retirés à Lima, où la maison du jeune Almagro leur était toujours ouverte. La petite portion de la fortune du père que le gouverneur avait laissée au fils était employée à les faire subsister. L'attachement